



**HAL**  
open science

## Lettre de Californie

Mitsou Ronat

► **To cite this version:**

Mitsou Ronat. Lettre de Californie: Chomsky et la théorie littéraire. Action poétique, 1972, L'idéologie dans la critique littéraire, 53, pp.8-17. halshs-04005929

**HAL Id: halshs-04005929**

**<https://shs.hal.science/halshs-04005929>**

Submitted on 27 Feb 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Open licence - etalab

## Chomsky et la théorie littérale

Los Angeles, Novembre 1972

Bien chers amis,

Un incident vient de se produire, dans la bonne ville de Los Angeles, qui m'amène à reprendre, en ce moment précis, une conversation interrompue par autant de distance. Je vous charge d'en faire part à nos amis du comité de rédaction, et de collaboration discutante: notre ami Tzvetan Todorov vient de nous rendre visite. Événement universitaire, certes, suivant de près d'autres événements dont les conséquences sont encore trop (im)-prévisibles; les résultats des élections américaines. Aucun lien entre eux, bien sûr. Mais cette visite m'a donné l'occasion de réfléchir à un certain nombre de choses, et de vous envoyer quelques idées sur l'apport possible de la théorie syntaxique, élaborée par Chomsky, à la construction d'une théorie littéraire: comme vous me l'aviez parfois demandé.

Quelle peut être la voie générative dans ce domaine? Après quelque détour, je tâcherai de le montrer.

J'ai dû réviser nos classiques, à savoir le recueil des «Formalistes russes», et relire les articles réunis dans *Poétique de la Prose*, deux livres conçus par notre visiteur, en traduction et en production, respectivement. Sa conférence était centrée sur son article «Le secret du récit», c'est-à-dire sur le texte et le concept «L'image dans le tapis» d'Henry James, l'un des premiers théoriciens (anglo-saxons) qui se soit occupé des problèmes du récit.

Cette conférence, la discussion qui a suivi, me servent ici de point de départ. J'espère toutefois que le débat se poursuivra bien au-delà de cette lettre, et sur un ton tout aussi amicalement habituel.

Inutile, sans doute, de vous rappeler la Nouvelle de James (1). Tzvetan a dit ce qu'il pensait être le secret, le «truc», le procédé constitutif du récit: «L'image dans le tapis» n'est autre que l'accent mis, à tous les «niveaux», sur la quête elle-même, sur la **présence de l'absence**; c'est le secret qui compte, non la révélation, ni le trésor lui-même. Première conséquence: l'auteur (**présence** insignifiante et décevante) n'existe pas devant l'œuvre (**absence essentielle**); «la vie d'un artiste, c'est son œuvre»; la connaissance de l'auteur tue l'homme et l'œuvre même (cf. P.P., p. 177) (2).

Deuxième conséquence: le critique est un herméneute, il doit partir à la quête d'un sens qu'il ne trouvera jamais (on ne pourra jamais affirmer avoir trouvé la véritable interprétation de Shakespeare, répondit Tzvetan, et à ce sujet, I agree with him), car c'est cette recherche qui compte, et non la vérité. La critique n'est jamais vérifiable, ni falsifiable; Carlos Otero — grand chomskien de Californie — pose la question suivante: quelle est donc

la différence entre le critique et le lecteur «intelligent»? — «Aucune», fut-il répondu. «Mals, dis-je, Halle et Keyser, en trouvant la loi du pentamètre iambique (3) ont bien découvert quelque chose de «caché»? — Tzvetan répondit: mais le critique écrit, ce sont des linguistes, des poéticiens, des scientifiques. Somme toute, il convenait que seul le travail sur la forme pouvait avoir un caractère scientifique.

J'avais un peu réfléchi au problème qu'Elisabeth avait exposé (4) au sujet du Comment j'ai écrit certains de mes livres, de Raymond Roussel. Pourquoi devrions-nous croire James lorsqu'il nous dit qu'il n'y a «pas d'auteur dont on pourrait traiter», pourquoi devrions-nous appliquer à la lettre ses préceptes? Avant Elisabeth, les multiples commentateurs de Roussel ont vraiment cru que cet écrivain livrait le secret de sa production, alors qu'il écrivait un autre livre; ils ont cru à un Roussel produisant son propre «métalanguage». A mon avis, on a fait la même erreur avec James, en ce qui concerne cette proposition particulière de la mort de l'auteur. Car James nous envoie à Cracovie (5). Très subtilement, d'ailleurs. Consciemment et inconsciemment, ce qui nous importe peu.

Voici ma contre-argumentation. Que vos commentaires rendront plus exacte en terminologie, j'espère. James fait semblant de croire que le lecteur va croire à l'existence d'un vrai secret, emporté dans la tombe par les initiés, donc à jamais perdu. Le lecteur est supposé croire, qu'à cause de la mort des personnages ou des héros, il ne saura jamais, comme le narrateur, ce qu'était l'«image dans le tapis»; mais en fait le lecteur sait qu'il lit une nouvelle, et que cette histoire n'est pas imprimée dans la colonne des faits divers de son journal habituel. Le lecteur «intelligent», donc, comprend immédiatement, en finissant sa lecture, que James a construit de toutes pièces une intrigue sur la quête d'une chose qu'il n'avait pas l'intention de révéler, car le thème du récit est effectivement constitué par les multiples aléas du narrateur et de ses amis; voici quarante pages qui vont permettre de faire «vivre» un auteur, avec toutes les ambiguïtés du mot; je renvoie à l'une des dernières phrases-clé «she lived on it», ce qui veut dire «être au centre de sa vie» ou bien «en tirer ses revenus principaux». Et le critique continue à son tour «to live on it». Le lecteur satisfait de sa propre perspicacité ne va pas plus loin; il a déjoué, lui semble-t-il, la manœuvre de l'écrivain. Je dis, moi, qu'il faut commencer à ce moment précis l'investigation. Après ce jeu de passe-passe qui rappelle La Lettre Volée de Poe, commentée hautement (6) depuis, James put tout à son aise étaler ce que personne ne viendra voir, aveuglé par la «présence inessentielle» de l'auteur.

Tzvetan montre très bien dans son article que la majorité des nouvelles de James sont conçues sur ce modèle, on assiste à une succession d'événements et d'informations allant vers la révélation (ou non) du secret, qui coïncide avec la fin du récit. Or, si l'on rapproche le procédé des nombreux résumés qu'il offre des différentes nouvelles, pour montrer l'importance de l'absence, on s'aperçoit que les personnages masculins ne supportent que l'attente, effectivement, de personnes aimées et absentes, ou mortes, dans le fantastique, fantomatiques. La rencontre «réelle» est refusée, elle est soit empêchée par la mort juste avant le mariage, soit punie de mort juste après le mariage. Je cite, par exemple, ce passage concernant l'Autel des Morts (p. 173) :

«Un jour il rencontre un ami, Paul Creston, dont la femme est morte quelques mois auparavant. Soudain, à ses côtés, il aperçoit une autre femme que son ami, légèrement confus, présente

comme étant la sienne. Cette substitution de la sublime absence par une vulgaire présence choque profondément Creston... remplacer par elle le souvenir de l'absente est proprement monstrueux.»

Monstrueux, voilà le mot intéressant — dans sa disproportion, le symptôme. Etre choqué par. Comme certains ont été choqués par mon simple rappel de la simple définition de l'hystérique désir d'être insatisfait qui me paraissait convenir parfaitement au propos. Que la jouissance comme le récit, ne puisse, pour certains, survivre que dans l'insatisfaction, constitue un revers de médaille que le vocabulaire philosophique (l'essence/l'existence) avait eu soin de cacher. Le critique est-il lui aussi par «essence» un hystérique, ce qui serait une conclusion logique des prémisses todoroviens? Je ne le crois pas (forcément); nous avons l'enjeu de la discussion dans ces termes.

Mon hypothèse est renforcée par quelques arguments, que Tzvetan n'a pas mentionnés malgré la minutie de son analyse. A chaque indice concernant la découverte du secret est lié un indice «sexuel» :

- 1) lorsque le narrateur avertit Vereker que ses amis — futurs époux — entreprenaient la quête, ce dernier répondait that may help them, cela peut les aider.
- 2) Le moment de la découverte est lié au temple de Vichnou, dont on connaît le rôle fertile (cf. les innombrables scènes d'amours des bas reliefs);
- 3) le télégramme dit «Eureka. Immense» (immense signifie à la fois «très grand» et «excellent»);
- 4) bien que le narrateur insiste sur le fait que Corvick ne voulait pas vraiment se marier avant son départ aux Indes (cette insistance marquerait-elle gratuitement sa jalousie ou son antipathie envers sa fiancée?) on nous informe que la révélation se fera uniquement après le mariage. Le narrateur songe lui-même ensuite à épouser Gwendolen pour connaître le secret. (Cf. la grande secousse) (7).

Exposées de cette façon, les preuves «érotiques» paraissent grossières. Mais la liaison du «Sexual scenario» (je n'avais pas d'autres mots anglais en ma possession) à la forme du récit me paraît une issue des plus valables, permettant de sortir de Charybde et de Scylla, respectivement: la critique beuvienne du tempérament refusée avec raison depuis Proust, et «l'œuvre pour l'œuvre».

Voici comment je l'imagine. Il répond à l'exacte définition qu'en donne Vereker; sans mon «truc», je ne donnerais pas un centime de mon œuvre; il est visible partout, dans chaque livre, chapitre, paragraphe, lettre, virgule, mais personne ne le voit. Est-ce quelque chose de la forme ou du fond, demande le narrateur, qui ajoute «I felt... , my distinctions pitiful», Je sens mes distinctions pitoyables. Or l'interprétation donnée par Todorov consistant à dire que la quête est le sens de la nouvelle (chez James) est en fait une interprétation sémantique (de contenu), comme il le dit lui-même (p. 162); «Le „style et les sentiments”, la „forme” et le „fond” disent tous la même chose, répètent tous la même image dans le tapis». J'ai souligné les conjonctions de coordination, car ce sont elles qui rétablissent les distinctions décriées. Par contre, l'hypothèse «hystérique» a l'avantage de lier entre elles deux formes, la forme du récit et la forme des structures fantasmatiques, créées par un certain voyage à travers le langage - affectif. Aucune biographie

en effet, si précise soit-elle dans la description des «sources» et de la vie quotidienne de l'«auteur», ne pourra être plus juste pour notre propos que l'œuvre elle-même, dans son organisation. Mais faire de l'œuvre une entité **Ex Machina** revient à nier son appartenance au langage — à un «social» qui annule la distinction individu/collectif, et reste dans l'entre-deux, — un miroir à langages, dirait Jean Pierre (8), — l'intersubjectivité de Lacan?

Nous devons donc tenir compte et ne pas tenir compte des théorisations de James sur lui-même et sur la littérature; il dit le vrai de son langage, mais il «rationalise» en élevant au stade théorique son propre rapport à la littérature, qui est littérature. D'où l'intérêt du jeu.

Nous sommes apparemment loin, bien loin de Chomsky et de son austère syntaxe. Non, j'y arrive. Encore un peu de patience cependant.

Car c'est de la forme et du fond qu'il s'agit, de ce retour en tapinois tout à fait prévisible par ailleurs, car dû à la linguistique qui sert à notre confrère de point de départ dit scientifique: celle de Hjelmslev. Le génial Saussure, dans son travail de pionnier (Chomsky dixit), dit un jour que dans la langue, tout était forme. Ses élèves ont écrit «une forme, et non une substance». Aïe!, du mot réintroduit on a oublié la négation, et Hjelmslev de traduire le „signifié” et le «signifiant» en „contenu” et „expression”, chacun recevant forme et substance. Nous voici à nouveau dans le son et le sens.

Martinet, du haut de sa chaire-Sorbonne, a proposé une variante de Hjelmslev, la double articulation du langage. Des éléments minimaux de son se combinent pour former des éléments minimaux de sens (phonèmes/monèmes), en résumé. Les deux théories partagent, avec dans une certaine mesure celle de Troubetzkoy et celle du Jakobson admirant les cybernéticiens, l'idée que la langue est un instrument de communication. N'appartiennent à la linguistique et au langage que ce qui a une fonction distinctive, ce qui correspond à un choix du locuteur en vue de la communication d'un message chargé du maximum d'information. Distinction du code et du message; le schéma (hélas) du destinataire et du destinataire. Un «mot», c'est l'ambiguïté du verre de vin, somme toute (- J'ai bu ou j'ai cassé - - -).

L'idéologie stratificatrice de substance a gagné la critique littéraire par ce biais, tout en affirmant son formalisme. Certes, la perversion ou l'hystérie, et les prisons portatives de l'idéologie régnante, font mal à la pensée, qui préfère se droguer dans une apparence de forme.

La grande question maintenant: qu'en est-il de la traduction-lecture des Formalistes Russes, à travers le carcan Hjelmslévien? Je me souvenais de ma joie intense, lors de ma première rencontre avec ces derniers. Pensée si souple et si précise à la fois. Même joie pour Saussure, pour les pionniers. Mais je crois avoir compris pourquoi cette joie était troublée dans les applications, disons, plus récentes, de leurs préceptes. Le trouble venait de l'utilisation de la fonction.

Tynianov met en scène l'évolution littéraire (9), décrivant comment, tout étant systématiquement liées, certaines formes pouvaient attendre longtemps leur fonction, et inversement, certaines fonctions attendre en vain leurs formes (ceci fait penser à l'histoire des théories mathématiques, et de leur interprétation en phénomènes physiques). Au contraire, les deux peuvent apparaître au même moment etc. A savoir, il existe une relative indépendance des deux séries. Plus exactement forme (littéraire: prose, poésie, odes, nouvelles, épopées etc., etc.), et fonction (sociale: genre élevé ou vulgaire, etc., etc.), entrent en relation par l'intermédiaire du langage. Celui qui a

écrit la «Mort du Vazir Moukhtar» (Paul que tu as cité!) (10) a écrit aussi: «La vie sociale entre en corrélation avec la littérature avant tout par son aspect verbal» (Th. de la L., p. 131). La fonction de la forme littéraire est donc une forme sociale, non un sens. «La «liberté» de création... cède sa place à la «nécessité» de création» (p. 132), dans laquelle la biographie de l'auteur a peu d'importance; celui-ci cependant a besoin d'être très vivant pour assurer la liaison, coupée ici dans une variante du New Criticism.

Tzvetan, dans son souci de rendre explicite ce qu'il pense être une théorie hjelmsléviienne implicite chez les Formalistes Russes, écrit (p. 11-12), «les méthodes... sous-entendues dans les travaux formalistes. Celles-ci sont admises a priori, et leur discussion n'est pas du domaine des études littéraires». (Il s'agit des méthodes linguistiques). «La littérature est un système de signes, un code...» (j'ai souligné). Ce présupposé le force à dire (p. 10): «La forme, pour eux, ... bref, c'est un ensemble de fonctions.» (j'ai souligné). Pratiquement, ces présupposés théoriques vont se traduire de diverses façons; je ne vais pas tout énoncer ici: vous n'aurez qu'à relire les textes en question pour vérifier. Tzvetan se trouve obligé de (ou plutôt: la linguistique qu'il a choisie l'oblige à) «dépasser» les Formalistes; par exemple, Propp (p. 230): «pour dégager la catégorie de transformation..., nous devons combattre le refus par Propp de toute perspective paradigmatique», celui-ci s'attachant à la syntagmatique, etc.

J'irai même trop loin, pour animer peut-être la discussion future, et provoquer? Il me semble que l'analyse des récits en termes de propositions logiques, réunies en «grammaire du récit», risque de constituer une variante notationnelle de la vieille Maxime de Potebnia (Th. L. p. 76), «L'art, c'est la pensée par images» (à savoir, «l'image est un prédicat constant pour des sujets variables»). Voici pourquoi la tâche est de résumer d'abord, de symboliser ensuite ce résumé de la façon suivante: séparer le nommable du descriptible, par exemple Pierrot, Pierrette versus X est comme ceci, Y fait comme cela, etc.; enfin décrire les différentes combinaisons de sujets et de prédicats (la paradigmatique). Laissant à la syntagmatique les règles d'enchaînement des propositions. Potebnia définissait la métaphore en termes logiques; ici, tout se réduit à des propositions liant un nom à une description (cf. p. 120). Les «transformations» narratives sont (en gros) des opérations d'enchaînement, sous des verbes comme penser, devoir, essayer, réussir, finir, etc.

Une fois de plus, cela ne doit pas vous étonner, je suppose, nous en avons déjà tellement discuté: même chose avec la sémantique générative, ou avec la schizophrénie de l'histoire proposée récemment; nous voyons la conception fonctionnaliste se rallier à la position logicienne. Le structuralisme américain est lié à la philosophie anglo-saxonne par un autre côté: par les conceptions behavioristes de leur psychologie, l'empirisme de la *tabula rasa*, et du «cerveau en friche» supposés avant l'acquisition des connaissances. Ainsi Harris avait proposé un *symbolisme mathématique* (par opposition au formalisme que Chomsky a découvert dans sa théorie des grammaires) qui paraphrase en notation nouvelle ce que l'on savait déjà des résultats de la description-classification. Ce fut notre sujet de conversation... il y a trois ans (11). La «grammaire du récit» procède de même: elle n'explique rien, d'une certaine façon, que l'on ne sache en lisant très attentivement les nouvelles. Ceci est normal, toutefois, dans une certaine conception de la science, suivante.

Nous avons, dans la même page 10, une affirmation qui contredit l'affirmation que je vous ai citée «la forme, ... bref, c'est un ensemble de

fonctions»: «Le fait que forme et fonction, ces deux faces du signe, peuvent varier indépendamment l'une de l'autre, empêche toute classification absolue». (j'ai souligné). Contradiction peut-être seulement apparente, mais qui a une conséquence importante: cela même qui permettait à Saussure de penser que la linguistique deviendrait science, empêche ici l'étude - - dans la mesure où, bien entendu, la science est considérée dans le livre comme un principe de classification, et d'attribution d'étiquettes; car, dit-il, «Toute étude, dès lors qu'elle se veut scientifique, se heurte aux problèmes de terminologie» (j'ai souligné). Si la science est une classification et que la classification est impossible, alors l'étude n'est plus scientifique, à mon avis, sinon dans l'affirmation de l'imprimerie. Le critique théoricien est toujours l'herméneute, pas beaucoup plus que le «lecteur intelligent». La critique est-elle toujours impuissante?

Je vais passer maintenant à ce que je vous ai promis au début, arrêtant de maltraiter les textes de Tzvetan, choisis d'ailleurs, pour mon propos, parce qu'ils avaient le mérite d'être suffisamment clairs pour être discutés, contrairement à bien d'autres. Mais j'en avais besoin afin de faire ressortir, par contraste, ce que Chomsky aurait pu dire au sujet de la critique littéraire, si son gouvernement avait cessé depuis longtemps l'envoi de B-52 en Asie du sud-est; pour être plus honnête, afin de faire ressortir ce que je pense de la critique littéraire à partir des hypothèses de Chomsky.

Chomsky est un anti-fonctionnaliste acharné depuis toujours. La distinction compétence/performance en est le premier exemple; la structure du langage, c'est-à-dire des phrases grammaticales, est indépendante de l'utilisation du langage, quelle qu'elle soit. Toutes les découvertes faites dans le champ des grammaires génératives montrent combien le langage est peu «fonctionnel». Mais Chomsky ne s'est jamais mieux expliqué à ce sujet que dans son dernier livre *Problems of Knowledge and Freedom*, que je vous recommande (12). Dans ce livre, il dit pour la première fois explicitement ce qu'il pense de la sémantique des philosophes. Le langage n'est pas fait pour être utile. C'est simplement une propriété de l'espèce humaine: on pourrait inventer des systèmes bien plus pratiques et «fonctionnels» pour satisfaire au besoin de «communiquer» — communication généralement définie sous forme d'impératif: l'acte d'un destinataire produit pour provoquer un changement de comportement chez le destinataire. Mais la structure du langage ne va pas vers la simplicité, au contraire. L'utilisation du langage, selon Chomsky (p. 19), n'a pas «besoin d'impliquer une communication, ni même un essai de communication». S'il y a communication, c'est «en plus». Il va même plus loin (p. 45): «... considérons le fait que les phrases ne doivent pas vraisemblablement dépasser une certaine longueur. On peut suggérer sans difficulté une «explication fonctionnelle» de ce fait; précisément pour cette raison, cela n'est d'aucun intérêt pour l'étude de l'esprit» (humain). Chomsky se réfère alors aux ambiguïtés du langage naturel, caractéristique fondamentale et anti-fonctionnelle s'il en est. Si l'impératif est ambigu, il est inutile! Il cite une phrase très simple, dont l'ambiguïté est structurale; «she is too old-fashioned to marry», elle est trop vieux-jeu pour se marier, ou pour qu'on l'épouse. Le langage naturel n'évite pas ces ambiguïtés comme devrait le faire un système fonctionnel; il en joue.

Chomsky prend ensuite position face à Russell, dont il admire néanmoins le grand humanisme social. Beaucoup de logiciens sont behavioristes, je l'ai appelé. Et Chomsky lutte dès le début de son action contre cette idéologie très profondément enracinée dans quantité de domaines. Il discutait jusqu'à maintenant de l'acquisition de la syntaxe, objet si complexe

qu'il fallait supposer des structures innées (à décrire dans la grammaire universelle) permettant aux enfants d'apprendre leur langue en un temps aussi court. Là, Chomsky s'attaque à l'acquisition des concepts (p. 16): Russell suppose, avec Wittgenstein et bien d'autres, qu'il y a «deux façons d'acquérir la connaissance de la signification d'un mot»: la définition verbale, en termes d'autres mots, et la définition directe, en montrant du doigt (*ostensive definition*). Comme description des faits, cela est douteux. Une véritable définition verbale est sans doute un événement très rare. La difficulté de donner une définition verbale des concepts ordinaires est bien connue. Considérez les tentatives, certainement encore partiellement réussies, faites pour définir des concepts tels que «jeu» ou «promesse», par exemple. Ce que nous appelons «définitions verbales» est à peine une suggestion euphémique pouvant être interprétée correctement par quelqu'un qui contrôle déjà une théorie du langage et du monde, riche et fortement articulée. Mais la même chose est certainement vraie pour la définition «ostentatoire».

J'ajouterai en illustration qu'à l'exception de l'école Berlitz et des films de Tarzan l'homme-singe, on ne voit jamais qu'un enfant apprend sa langue de la manière décrite par les logiciens. Les questions «comment ça s'appelle?» ou «qu'est-ce que ça veut dire?» ne sont posées par les enfants que lorsqu'ils connaissent déjà bien leur «grammaire». D'où l'émerveillement général des parents devant la quantité de choses que leur enfant connaît sans qu'ils aient eu besoin de les lui apprendre (13). Par ces simples évidences, Chomsky montre que le *rol-bon-sens*, définissant l'acquisition du langage par la désignation du monde réel et par l'activité dite métalinguistique, est nu-mauvais. Il élabore ensuite, de manière certes très spéculative, ce qu'il imagine des concepts; il y aurait interaction des structures innées et de la construction du système conceptuel par l'expérience linguistique du sujet parlant, comme en syntaxe (p. 18): «Les mots auraient le sens que leur donnerait l'organisme, à coup sûr, bien qu'il ne soit d'aucune nécessité de supposer que cette «attribution du sens» soit consciente ou accessible à l'introspection, ou que l'organisme soit capable d'expliquer le système de concepts qu'il utilise, ou bien de décrire les caractéristiques des éléments particuliers avec une quelconque acuité». Il faudrait y ajouter l'Histoire.

Je ne puis vous raconter tout le livre, consacré d'ailleurs par moitié à la politique américaine. Mais j'aimerais exposer rapidement quelques conséquences fondamentales de cette position. Il offre, contrairement aux tentatives hjelmsléviennes, la possibilité de «dépasser» la notion de valeur saussurienne, cette dernière n'étant qu'une approche juste, mais au niveau de la «surface», des concepts. De plus, c'est la seule façon de dire que la traduction d'une langue à l'autre est possible. En effet, si l'on suit le précepte de Martinet par exemple, selon lequel rien n'est linguistique qui ne diffère d'une langue à l'autre, on suppose que la traduction est impossible. Or cette activité linguistique existe avec le langage, depuis toujours. Notre théorie ne peut pas se permettre de l'éliminer a priori, sous prétexte que nos concepts scientifiques (cette fois) ne sont pas capables d'en rendre compte.

Enfin, je reviens à notre propos. Chomsky signifie que ce qui était considéré comme une explication par les philosophes logiciens est en fait ce qu'une théorie des concepts devrait expliquer. A savoir, quels sont les mécanismes qui nous permettent de «paraphraser» une séquence en une suite de propositions (rappelons Port-Royal, «Dieu Invisible a créé le monde visible», qui devient «Dieu est Invisible, Dieu a créé le monde, le monde est visible»), de dire que tels concepts sont anonymes (l'oculiste est un médecin des yeux), que telles propositions sont analytiques (le triangle a trois angles)



etc., etc. Si tout locuteur (intelligent ou philosophe) est capable de faire ces paraphrases, analyses, etc., il est incapable d'expliquer ce qui lui permet de le faire. La théorie devrait justement expliquer ces mécanismes sous-jacents, pour être scientifique, et aller à rebours du bon-sens.

Voyez-vous maintenant pourquoi le logicien n'est pas si différent de l'herméneute, conclusion de ma première partie? La logique-linguistique-fonctionnaliste donne une «terminologie» scientifique à la description. Elle ne donne pas les moyens de trouver quelque chose, contrairement au formalisme chomskyen, certainement inadéquat dans l'état actuel de la recherche, mais qui a permis déjà la découverte de quantité de faits et l'explication de ces faits.

Il est donc tout à fait normal que la critique enfermée dans cette terminologie mène à un aveu d'impuissance. La «terminologie» donne une caution scientifique, dont on ne peut pas assumer la responsabilité. Car derrière l'affirmation de Tzvetan, selon laquelle la quête seule est importante pour l'écrivain comme pour le critique, se cache une notion qu'il explicite par ailleurs (14), celle de la nostalgie du critique de ne pas être un (génial) écrivain: «La littérature énonce ce qu'elle seule peut énoncer». Je suis assez d'accord avec ce postulat, mais non avec les conséquences qu'il en déduit: la critique doit tendre elle-même à devenir littérature, ce qui repousse à l'infini la possibilité d'en parler: «la définition même de la littérature implique qu'on ne puisse en parler».

Cette phrase est une «rationalisation» théorisante de l'impuissance inévitable d'un critique qui part des présupposés hjelmsléviens, comme je l'ai montré. (Elsabeth me critiquera sûrement sur cet emploi intempestif de la terminologie psychanalytique; mais). Je ne pense pas que le critique soit obligé d'avoir cette nostalgie: son rôle est de trouver ce que la littérature ne peut pas dire d'elle-même (tout en le disant d'une autre façon, comme le locuteur «dit» les lois du langage tout en parlant). Par là, j'affirme également que l'herméneute ne m'intéresse pas beaucoup. Il ne faut pas confondre l'objet-livre-imprimé et l'objet de la Théorie: Jakobson, lui, parlait de la littérarité, fondamentale, et de l'«intuition collective» de la littérarité, variable selon les époques. Celle-ci peut constituer un «objet».

Le travail de Halle, dans ce cadre, est effectivement un début d'explication pour cette «intuition», partielle, limitée pour l'instant aux problèmes de la métrique. La «fonction» sociale des mètres ne l'intéresse pas vraiment, il donne les lois sous-jacentes à la forme.

A ma connaissance, Jacques est le premier (15) à intégrer cette théorie dans l'histoire, dans la vraie lignée des formalistes russes, et plus: à aller vers la découverte de l'équivalent littéraire de la «compétence». Mais cela prendra des années... presque tout encore est à faire, en syntaxe aussi, d'ailleurs.

Plus, désormais, de distinction «critique aisée / art difficile». On ne fait pas de la linguistique en parlant (ni de la poétique en écrivant des poèmes). C'est ce qui distingue ce domaine de la psychanalyse, pour ceux qui reprocheraient à l'une de ne pas être l'autre. Ce fait est indépendant de la perspicacité de l'écrivain ou du poète qui écrit, même si ceux-ci «maîtrisent» parfaitement leur style, leur projet, leur construction. Ils peuvent «connaître» parfaitement l'histoire de la littérature, et la «comprendre», ils ne maîtriseront pas les transformations qu'ils opèrent eux-mêmes dans leur champ présent et futur; car il y va de leur «désir» justement et de la «nécessité de création» (Tynjanov), qui échappent toujours à l'emprise, mais auxquels on n'é-

chappe pas. Généralement, les critiques ne sont attachés au choix des mots, ou à leur «constellation» (cf. Charles Mauron). Mallarmé fut peut-être le premier à sentir que la poussière du hasard «immaîtrisable» résidait dans la syntaxe de la phrase ou du mètre: «Le vers qui de plusieurs vocables refait un mot total, neuf, étranger à la langue — »(Crise de vers) ou« — Ce à quoi nous devons viser surtout est que, dans le poème, les mots — qui déjà sont assez eux pour ne plus recevoir d'impression du dehors — se reflètent les uns sur les autres jusqu'à paraître ne plus avoir leur couleur propre, mais n'être que les transitions d'une gamme »(Lettre à François Coppé, 5 / 15 / 1866). Les mots sont fondus en phrase, au point d'être méconnaissables, ou en vers. Le poète applique et joue sur toutes les possibilités des règles, l'usage commun n'en utilisant qu'une partie; jamais il ne les viole. C'est dire aussi que nous sommes loin des théories de l'écart, explicites ou camouflées, et de la littérature comme „cri" ou „spasme" de Bataille, qui (paradoxalement?) réclame aussi la «communication» (16).

Parce qu'il a refusé de soumettre la forme des langues à leurs «fonctions», Chomsky permet d'éclairer enfin un peu leurs liens avec la série désirante ou la «série sociale», suivant les termes russes. Ici gît le scandaleux. Le langage n'a pas la transparence qu'il devrait avoir pour éviter la souffrance. Le «connais-toi toi-même» n'est pas celui qu'on pense. La connaissance très abstraite des structures du langage bouleverse la philosophie de la connaissance. Comme la découverte de l'inconscient freudien a renversé la psychologie-psychiatrie.

Une théorie littéraire «généralive» n'aura rien d'une linguistique appliquée, ou plaquée. Chomsky et Halle (17) sont sur ce sujet catégoriques: la métrique n'est pas la phonologie, le transfert des concepts est des plus abstraits. Sinon, on fabrique des statistiques portant sur les «syntagmes nominaux» à la place des mots (18), et non une définition pour un nouvel objet. Avec Chomsky par conséquent, la jouissance de l'attente est complétée, de plus en plus souvent, par celle de la découverte. C'est tout pour le moment. A bientôt. Grosses bises à tous.

Signé votre :

Mitsou.

### Post-Scriptum

Je renvoie également à un compte-rendu de la *Grammaire du Décaméron* (*Semiotica*, V, 3, 1972), fait par William O. Hendricks. Ce dernier fournit une analyse assez détaillée du type d'argumentation et de concepts utilisés par Todorov, et les compare au système chomskyen. Il montre entre autres que, dans la mesure où il n'y a, chez Todorov, pas de composante sémantique ni de composante syntaxique réellement distinctes, cette «grammaire» se rapprocherait plutôt de ce qui a été appelé récemment «Sémantique Généralive». Je viens par ailleurs de lire son «Introduction à la Symbolique» (*Poétique* n° 11, 1972), qui m'intéressait a priori, car je voulais connaître son évolution depuis ce texte sur James, déjà ancien. Deux voies étaient possibles: soit la mise en cause des postulats hjelmsléviens à la lumière des résultats obtenus par les grammaires généralives, soit la revendication de leurs corollaires cachés, comme l'esprit «étymologique». La seconde choisie, dic-

tée sans doute par la logique implacable de l'idéologie: on y retrouve une souscription à l'idée d'un **logocentrisme** occidental où le symbole aurait été refoulé par le signe (cf. le mythos refoulé par le logos), liée implicitement à la notion de chute (l'étymologie a pour but de retrouver le sens premier), etc. Ces positions reposent sur le contre-sens usuel commis à l'égard de la notion de «limitation de l'arbitraire» (du signe) chez Saussure, dont Benveniste fut l'un des promoteurs. Que l'association d'un signifiant à un signifié soit arbitraire est décidément une chose bien gênante, puisque l'on s'est empressé de croire que le chapitre sur la «limitation» était une restriction de son affirmation, voire franchement une contradiction. En fait, pour Saussure, cette limitation renvoie aux **règles grammaticales de la langue**, qui organisent les rapports syntagmatiques et paradigmatiques entre les signes, permettant ainsi leur mémorisation et leur praticabilité. Si «vacher» est motivé relativement à «vache» et contrairement à «berger», cela ne signifie pas que son concept n'est pas lié arbitrairement à son image acoustique. L'arbitraire relatif concerne les relations entre signes ou signifiants (cf. également crème/crémier»), et non les liaisons entre les mots et les choses. Ces positions ont deux conséquences principales: d'une part la poétique perd sa spécificité (et avec elle sa «scientificité») «non seulement les textes littéraires mais tous les textes, non seulement la production verbale mais tout symbolisme», c'est-à-dire la négation du projet des Formalistes Russes (trouver les critères de la forme littéraire à une époque donnée et dans l'histoire) au profit d'une sémiotique générale toujours «à construire», à la limite, une science des sciences; et d'autre part, elles permettent d'attaquer Freud et Lacan comme s'ils étaient des «rhéteurs» (p. 301): «On a du mal à comprendre, alors, pourquoi on s'acharne à affirmer que la grande découverte de Freud consiste à avoir baptisé la métonymie, déplacement, et la métaphore, condensation; et celle de Lacan, à y avoir «reconnu (dans les termes freudiens) deux figures essentielles désignées par la linguistique: la métonymie et la métaphore». Est-ce vraiment un pas en avant?»

A mon avis, ce que ces tenants du «New Criticism» s'acharnent à ne pas voir, c'est que la **grande découverte** de Freud (puis de Lacan) n'est pas d'avoir «reformulé» des termes de la rhéto-linguistique, mais bien d'avoir su **lier ces jeux sur le langage à une théorie du sexe**. Or le désir, comme l'histoire, est banni de la sémiologie. (A propos de l'étymologie, voir ma petite étude sur Michel Leiris, «Le Passé Composé», *Action Poétique* n° 45).

Décembre 1972.